

Il m'arrive de croire que tout a été mis en péril du jour où l'on coupa les grands beaux arbres qui formaient une promenade devant la villa de mon enfance. Le paysage urbain, néanmoins agreste, fut saccagé pour faire place à une route plus large, bientôt une autoroute, et c'est ma petite enfance qui fut saccagée de même. Je verrai toujours les arbres renversés, leurs racines comme des membres arrachés, les troncs sciés, et j'entendrai à jamais le cri déchirant des branches brisées sous le poids des fières colonnes mises à bas. Je regardais ce massacre des Innocents de la fenêtre devant laquelle était servi le petit déjeuner. Je n'avais jamais grand appétit et certes le spectacle qu'on me donnait ne devait pas l'aiguiser. Est-ce de ce jour que je me suis fait une idée de la force terrifiante des hommes, jusqu'à chercher à l'éteindre en moi ? Je me repliai sur les livres dans ma maison inchangée, immuable, avec ses planchers craquants, ses portes si nombreuses qu'on prenait soin

de fermer sur des pièces toujours trouées sans exception de quatre fenêtres que les feuillages des arbres du jardin, consolateurs et désormais solitaires, venaient griffer.

À la fin des années cinquante, le monde fut définitivement atteint de la folie de l'automobile et c'est dans ces mêmes années que je pris la résolution de ne jamais en conduire une. Les automobiles étaient à mes yeux les auxiliaires de la mort ; non seulement on avait arraché pour faciliter leur passage les arbres de mes promenades, mais l'une d'elles tua sous mes yeux deux enfants. Des enfants qui avaient peut-être mon âge et des rêves comme les miens, plus beaux que la vie, en tout cas que la mort.

La scène a pour cadre Bruxelles, telle qu'elle était alors, plutôt sombre, provinciale et douce. J'étais jeune enfant auprès de ma mère qui était très belle. Elle l'était vraiment ; ce n'est pas là seulement l'effet du souvenir d'une passion enfantine. Sous l'arche d'un passage ombreux se tint soudain, – car j'eus l'impression de soudaineté et même d'agressivité – une femme maigre dans un manteau noir à poches en cornet. Ce modèle de manteau déjà ancien qui habillait la femme au mépris de la mode et même du froid, car il était trop léger pour prétendre protéger efficacement de la nuit glaciale, concourait à donner de cette étrangère une impression de menace. Les fenêtres étoilées de givre des maisons, basses en cet endroit et antiques de même que le théâtre, avec sa colonnade et son fronton triangulaire

qui projetait son ombre sur la place trop exigüe pour lui, demeurait muettes à force d'être closes. La femme tendait des mains brunies comme maculées du noir de son manteau, certainement reteint en ce noir mal fixé d'un rouge tendre initial ou d'un bleu opalin, pour permettre un usage trivial. Le vêtement était joliment coupé et il vêlait assez bien, sinon chaudement, la misérable femme qui le portait de seconde main à n'en pas douter. Une femme si maigre qu'on la supposait sans peine malade et ne se soignant pas. Espérait-elle vendre ces citrons que tenaient ses doigts crispés tendus vers les passants ? Avait-elle jusque-là tenu cachés les fruits dans les poches cornet de son manteau ? Ces citrons d'un jaune blessant, reteints aussi, eut-on dit, mais cette fois d'une couleur de poussin, un jaune vraiment étonnant, scandaleux, dont on devait se méfier instinctivement. Ces fruits d'une couleur fausse, espérait-elle vraiment les vendre à cette belle jeune femme en vison miel qui tenait par la main un joli garçonnet dont la frange de cheveux blonds dépassait le bord d'un coquet bonnet de laine ? Sans doute, puisqu'elle alla jusqu'à dire à la passante : « Prenez mes citrons » d'une voix étouffée, mais âpre, à peine suppliante. Le prix des citrons était peut-être acceptable, mais leur couleur d'un jaune uni sans la moindre tavelure apparente parlait contre la marchande à la sauvette. En ces temps d'après-guerre, les citrons n'étaient pas des fruits courants. Si on en trouvait, c'était au prix fort et rarement si bien formés et jamais de ce jaune parfait.

Maman eut cette réflexion dite à voix basse et qui m'était destinée : « Ils doivent être pourris... ».

Comment des citrons si jaunes pouvaient-ils être pourris, sinon d'avoir été empoisonnés ? Je m'en fis la remarque aussitôt et m'en convainquis si bien que je baissai les yeux, horrifié devant cette pauvre marchande, il est vrai à faire peur, avec ses joues émaciées et des mèches de cheveux sombres qu'une inexplicable sueur collait sur son front. De cet instant, je crois avoir compris toute la complexité de la vie avec son inévitable cortège de faux-semblants, d'erreurs et de peurs, d'offres ambiguës et d'occasions manquées. Je ne devais jamais oublier ces citrons, le geste des mains de la marchande pour nous les offrir ni son regard fiévreux qui mentait peut-être sur la marchandise, mais pas sur la possibilité de la mort. N'était-elle pas, cette tragique marchande, la mort elle-même ?

La Place d'armes est déserte elle aussi. Les vitrines des boutiques dans les rues avoisinantes demeurent éclairées. Elles offrent en vain leurs robes d'été.

Des complets beiges, très chics, au garde-à-vous auprès d'une Harley Davidson, finiront par déteindre dans leur vitrine au soleil. Ce soleil que nous avons laissé se coucher derrière nous. Il est vrai que nous nous sommes offerts à ses rayons une bonne partie de l'après-midi sur notre terrasse. C'est la vie des patients de *La Montagne magique*, mais eux faisaient communauté aux repas. Comme eux cependant nous interrogeons parfois notre thermomètre.



Un prisme lumineux dans l'air m'a donné la sensation précise d'un souvenir, d'un groupe de souvenirs même, celle de mes déambulations d'adolescent nervalien dans les environs de Bruxelles. J'avais quinze ans et j'allais à la rencontre de sites comme le Rouge cloître, Beersel ou Gaasbeek ; d'églises et de demeures historiques dans des communes périphériques. Je m'arrêtais dans des cafés, aux décors *Belle Époque* ou simplement rustiques, pour me restaurer. Je vivais, aimanté par des poésies et des musiques, ces errances contrôlées et néanmoins romantiques, avec beaucoup de sérieux. À cet âge, je me croyais un adulte. J'avais, au cœur de la grande villa que j'habitais avec mes parents dans un quartier hautement résidentiel, un studio avec une porte s'ouvrant sur le couloir central. J'allais à ma guise à mes occupations en rupture d'école secondaire (on avait repéré en moi un surdoué – c'était une préoccupation de l'époque qui ne refusait pas encore les surclassements – et on m'avait bientôt abandonné à ma singularité vite ennuyée par des programmes trop conformes et sans imagination) ; je suivais des cours d'art dramatique, de diction et même de danse classique ; je fréquentais des cercles littéraires, mais toujours en surnuméraire. Je commençais à avoir des amis bien plus âgés que moi. Bientôt j'irais jusqu'à Gembloux pour rendre de régulières visites à Andrée Sodenkamp et je rencontrerais dans son petit salon bohème et néanmoins provincial des Carême, Marcel Lobet, Lucie Spède et autre

Jeanine Moulin. Le plus souvent Andrée et moi étions en tête à tête. Nous nous lisions nos poèmes.

À Bruxelles, mes amis étaient des acteurs, des metteurs en scène (Albert André Lheureux dragait en M G et interrogeait l'Esprit frappeur), des peintres, des antiquaires et déjà des décorateurs. Jacques Antoine, rue des Éperonniers, ouvrait une librairie d'une rare élégance ; il ressemblait quant à lui à un hidalgo. Je m'imaginai qu'il allait se dresser pour une danse gitane et claquer des talons. Je ne savais pas encore que, sur la recommandation de Jean Grosjean de la maison *Gallimard*, il allait devenir l'éditeur de mes *Poèmes d'amour persans*, car j'avais fait le détour de Paris où le peintre Marie-Hélène Martin, collaboratrice d'André Malraux pour *Le Musée imaginaire*, m'accueillait en ami très cher. Nous nous connaissions depuis qu'elle avait séjourné à la *Maison des arts* de Schaerbeek où mon père lui avait fait donner un atelier. J'étais alors un enfant de douze ans, très éveillé aux arts, dont elle allait se souvenir.

Paris : j'avais dix-huit, dix-neuf ans. Je me posais parfois dans un hôtel ou l'autre, tantôt à proximité du Louvre, tantôt à Montmartre. Je rentrais à Bruxelles pour jouer au théâtre de petits rôles de très jeunes garçons. Il était évident que même à vingt ans et malgré ma taille élancée, l'emploi de vrai jeune premier me demeurait interdit, surtout en scène. J'avais toujours l'air plus délicat que la jeune première. Un enfant ! il y avait entre mon apparence physique et ce que j'étais vraiment un écart que mes habitudes vestimentaires

scrupuleuses renforçaient encore. Un grand enfant tiré à quatre épingles qui donnait l'impression d'accorder sa clientèle aux meilleurs tailleurs. Qui plus est, quand je ne cultivais pas ma prédilection pour les garçons, je ne m'intéressais qu'aux dames, jamais aux jeunes filles malgré que celles-ci montrassent parfois de l'empressement à vouloir me plaire. On me fiança malgré moi à une belle Carolingienne ; on espéra aussi de mon amitié pour une timide, mais très cultivée Bruxelloise. Je leur préfèrai tour à tour une très séduisante cover-girl de trente ans et une aguichante éditrice parisienne de quarante !

Mon ami le plus cher était alors Carlo Chapelle qui comme moi vivait en adulte, mais avec bien moins de moyens financiers. Nous devînmes inséparables.

Il peignait des paysages surréels très inspirés de Dali, mais il fit mon portrait sans artifices, d'une souple encre brune. Nous étions tous deux minces, élancés, beaux et très jeunes. Nous avions chacun notre vie sentimentale. Je le croyais moins discret que moi. Je me trompais. Il me cacha soigneusement la fréquentation d'une belle jeune femme aux yeux verts.

Je voyageais tant que je pouvais. Je n'acceptais de jouer au *Rideau de Bruxelles* ou au *Théâtre National* que dans le but de garnir un peu plus mon portefeuille et bien que ma famille n'ait jamais cessé d'être généreuse avec moi. J'allai en Angleterre, au Danemark, en Allemagne, en Autriche et surtout en Italie. J'accrochai un cœur ou l'autre, mais il

était impossible de me retenir bien longtemps. Lors d'un de mes retours à Bruxelles, des amis russes prétendirent me faire rencontrer une pianiste afin que j'obtienne d'elle de m'accompagner dans mes récitations de poèmes. C'était la pianiste aux yeux verts que Carlo avait su si bien me cacher. Il était absent, peut-être même à l'étranger. Je vis la très belle femme de bientôt trente ans, telle une effrontée écuyère, l'aimai aussitôt et me fit aimer d'elle. Elle me considéra comme un cadeau d'anniversaire. Je voulus être plus que cela. Cinq jours plus tard, nous prétendîmes nous marier. (L'administration communale nous obligea à la patience si bien que nous faillîmes oublier le jour même de ce mariage sans pompe, sinon sans trompettes, car on en parla longtemps dans les chaumières.)

Nous voilà, elle et moi, quarante-neuf ans plus tard, toujours amoureux l'un de l'autre, et malgré bien des détours qualifiés par certains de scandaleux ; nous sommes confinés dans un appartement de la côte belge avec un piano à queue, des livres, des tableaux et quelques beaux et rares meubles. J'ai écrit bien des poèmes et publié une dizaine de romans. Ce fut une vie passionnante, passionnée, élégante aussi. Oserais-je dire, comme une amie cet après-midi au téléphone : « Quelques années encore me feraient plaisir » ?

Carlo est mort il y a deux ans. Il voyait en elle et moi les personnes les plus précieuses qu'il ait connues. Il nous flattait.